

SYLVIE BOYER

SEPTIMA

La légende de Monia

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522223

Dépôt légal : novembre 2025

Il y a quelques mois, j'ai reçu une étrange visite. Un beau jeune homme est venu me voir. Enfin, pas en personne. Son hologramme.

Je rêvassais dans mon fauteuil préféré, mon chat sur les genoux. Quand Il apparut au milieu d'un halo de lumière. Il devait avoir environ 25 ans. C'est du moins ce que je pensais.

Sans que je puisse dire quoi que ce soit, Il me salua.

Il venait d'une planète inconnue et cherchait quelqu'un pour mettre sur le papier l'histoire de ses ancêtres. C'est moi qu'Il avait choisie.

Vu mon âge et mes cheveux blancs, j'en ai conclu que je n'étais pas un premier choix. Il l'admit volontiers. Que des refus ! Ce n'était pas flatteur pour moi, mais passons.

Comme je lui demandais pourquoi Il ne le faisait pas lui-même. Il était jeune et avait tout le temps devant lui, tandis que moi...

— Détrompez-vous, ne vous fiez pas à mon physique. J'ai 110 ans, mais sur ma planète, on reste jeune toute notre vie. À partir de 20-30 ans, nous ne changeons physiquement pas. Nous ne connaissons aucun des maux dus au vieillissement.

Quels veinards !

— Vous êtes ma dernière chance. (Et vlan dans les gencives !) Je ne voudrais pas partir sans avoir laissé un livre racontant la véritable histoire de Monia. Il y a trop de fausses légendes qui circulent ! Il ne me reste plus beaucoup de temps. Alors, s'il vous plaît, dites oui.

J'hésitais, enfin à moitié. J'étais tentée. Je n'avais rien à faire si ce n'est me tourner les pouces.

Je voyais bien qu'Il s'impatientait. Peut-être, avait-Il une candidate encore plus décatie que moi. Eh bien, je n'allais pas me laisser faire !

J'ai dit : oui.

II

Voilà des jours et des mois qu’ils marchaient. Vêtus de hardes et de haillons, Ils avançaient en silence, épuisés, mais déterminés. Atteindre le but était leur seul mobile, leur seule raison de continuer. Rentrer enfin chez eux, retrouver leur terre, quel que soit son état.

Ils étaient plus d’une centaine sans compter les animaux domestiques et ceux tirant les chariots et les deux molosses : Arius et Crésus, deux dogues du Tibet. Ils étaient chargés de la sécurité du groupe et devaient veiller tout particulièrement sur Monia. Elle était la plus jeune et surtout la plus précieuse de tous, celle sur qui reposaient tous les espoirs. Elle ne restait jamais seule, était toujours accompagnée de l’un d’eux. La protéger était leur mission et elle passait avant toute autre.

Monia n’avait connu qu’eux. Bébé au début de l’exode, ils lui avaient servi de nounou, de compagnons de jeu. Elle bénéficiait d’un statut spécial au cœur de la troupe qui faisait d’elle : celle par qui tout deviendrait possible. Pour tous, elle était devenue plus précieuse que l’or. Selon une légende, une jeune fille les ramènerait à bon port. Et tous y croyaient. C’était leur seul espoir tout au long de cette marche.

Ils évitaient le plus possible les contacts avec les habitants. Quand Ils apercevaient un village, Ils passaient au loin pour ne pas effrayer ceux qui étaient là. Les villageois croisés au hasard des chemins les surnommaient : les pèlerins, les gueux, les nomades ou les étrangers. Ils s’ignoraient pour ne pas attiser la méfiance et les soupçons et ne pas risquer des affrontements. Lorsque le soir tombait, Ils s’installaient dans un endroit qui permettait de surveiller les alentours. L’un des chiens montait la garde tandis que l’autre veillait sur Monia. Roulés dans leurs couvertures, Ils dormaient à même le sol ou, quand Il pleuvait, s’entassaient dans des chariots.

Tous portaient au cou une amulette en forme de double croissant de lune. Plus qu’un porte-bonheur, il s’agissait d’un émetteur-récepteur qui leur permettait de communiquer entre eux par la transmission de pensée. Parfois, Ils restaient quelques jours au même endroit pour récupérer des forces avant de

reprendre la route. Ce fut le cas un soir, lorsqu'une vaste prairie se dessina à l'horizon. C'est là qu'ils allaient rester quelques jours.

La nuit avait été calme. Tous avaient pu dormir et se sentaient reposés. Ces quelques jours leur avaient redonné le moral. Il leur semblait qu'ils allaient bientôt toucher au but. Lorsqu'ils furent tous réunis, ils tinrent conseil pour décider de ce qu'ils allaient faire : rester quelques jours encore ou repartir dès le lendemain. Certains trouvaient plus sage d'attendre, d'autres voulaient repartir. Les avis sautaient d'une tête à l'autre : un boucan de tous les diables si on avait pu l'entendre.

Un rugissement retentit soudain. Arius, qui rentrait d'une promenade avec Monia, interrompit net les débats. Crésus qui n'avait pas bougé sursauta malgré lui. Tous regardaient le grand chien avec inquiétude : qu'est-ce qui se passait ? L'affolement commençait à envahir le campement. Si Arius s'énervait, ce n'était pas bon signe.

Sylvius, le plus âgé de tous, prit la parole :

— Et bien Arius, que se passe-t-il ? Pourquoi crier comme ça ?

— Avant de décider de ce que vous allez faire, écoutez Monia, Elle a quelque chose d'important à vous dire. Vous jacasserez après !

Monia se plaça au centre du groupe. Elle devait avoir dans les 14-15 ans, mais en paraissait plus. Elle était la seule à être habillée de vêtements non usés. Vêtue d'une jupe gitane et d'un boléro, chaussée de bottines, ses longs cheveux noués en queue de cheval, elle en intimidait plus d'un. Tous la vénéraient, la respectaient et lui obéissaient.

— Voilà, avec Arius, nous sommes allés jusqu'au bord de la prairie. Nous avons aperçu la montagne blanche. Elle est encore loin, après le bout de la prairie, mais elle est là. Bientôt, nous toucherons au but. Je vous propose de traverser la prairie, d'établir un campement le plus près possible de la montagne. Et là nous verrons ce qu'il faut faire. Réfléchissez et décidez. Mais doucement ! Arius a mal à la tête à cause de vos cris et ils ont failli abîmer mon émetteur ! Arius, repose-toi un peu, toi, Crésus, viens, on va explorer le terrain.

La décision fut vite prise, dès le lendemain la colonne reprit sa marche en espérant que la montagne blanche serait bientôt là.

Il s'agissait en fait d'un énorme bloc de calcaire, une falaise qui surplombait un précipice sans fond. Deux routes contournaient le bloc : une par l'arrière, un chemin plutôt qu'une route et l'autre par devant, longeant le précipice. Le bout de la falaise était invisible, pris dans un épais brouillard.

L'excitation gagnait le groupe. Tous se voyaient déjà de retour auprès de leurs amis. Ils en oubliaient le plus dur : trouver le passage entre les 2 mondes et, surtout, que trouveraient-ils ? Du temps était passé depuis leur fuite. Ils avaient fui la guerre, mais qui avait gagné ? Que des questions qu'ils préféraient ignorer pour l'instant. Seules comptaient l'idée du retour et la fin de l'errance.

III

Lorsque le camp fut établi, après de bonnes nuits de sommeil et de nombreux débats qui n'aboutirent à rien, Sylvius se tourna vers Monia et lui demanda ce qu'elle en pensait.

— Avant toute chose, il faut étudier la falaise de plus près et choisir la bonne route. Si vous le voulez, demain j'irai avec Arius et Crésus jusqu'au bord de la falaise et nous vous dirons ce qu'il en est.

Dire que Sylvius fut soulagé serait en dessous de la vérité.

Aux premières heures de l'aube, les 3 compères se mirent en route vers la falaise.

Incroyablement haute, elle surplombait sur le devant un précipice insondable d'où montait une vapeur rougeâtre et nauséabonde, comme celle des œufs pourris mêlée à du soufre. La route semblait large et les chariots pourraient passer en relative sécurité. La route qui contournait le bloc n'était qu'un chemin tortueux, plein d'ornières et étroit. Arius alla explorer la route principale et Crésus, celle qui contournait la montagne. Sur les ordres de ses compagnons, Monia resta sur place pour étudier ce qu'elle voyait de la falaise. Pas un oiseau, quelques touffes d'arbres rachitiques accrochés par-ci par-là, aucun signe de vie. Pourtant, à un instant, il lui sembla apercevoir une ombre derrière un rocher. Lorsqu'elle regarda avec plus d'attention, Elle ne vit plus rien et se dit que le soleil avait dû la gêner.

De retour au camp, Crésus déclara qu'on ne pouvait emprunter la route contournant la falaise, elle était trop étroite et défoncée, Arius que seule celle longeant la falaise et le précipice leur permettrait de passer, mais qu'il faudrait faire très attention, ne pas faire d'écarts et être disciplinés. Monia leur décrit le monde désert qu'elle avait pu voir.

Choisir le chemin était une chose, mais arriver de l'autre côté une autre. Envoyer un éclaireur explorer un peu plus la route serait peut-être une bonne idée. Avec les renseignements obtenus, on pourrait passer avec plus de sécurité. Ce n'était pas le moment de se précipiter, alors que l'on était si près du but.

Il fut donc décidé, enfin Monia décida, que Crésus partirait en avant-garde. Monia et Arius le suivraient avec un jour de

décalage. La troupe attendrait leur retour et ne se mettrait en route qu'à ce moment-là. Ainsi Ils auraient toutes les chances de leur côté.

Dès le lendemain, Crésus partit à l'aube afin d'ouvrir la route. Il avait été décidé qu'Il attendrait Monia et Arius lorsqu'Il aurait dépassé la falaise, si tout se passait bien... En cas d'obstacle, Il reviendrait sur ses pas pour les avertir du danger.

Le jour suivant, sans nouvelle de Crésus, Ils partirent à leur tour. En arrivant à la falaise, Arius prit le commandement :

— Je marche en tête, tu me suis et dès que je te fais signe, tu t'arrêtes. Il faut toujours être du côté de la muraille, bien regarder où tu mets les pieds, pour ne pas glisser et chuter dans ce précipice. C'est le pays du néant et nul n'en revient. Marchons doucement en faisant le moins de bruit possible, avec ce silence de mort, le moindre bruit s'entend à des kilomètres. D'ailleurs, nous allons déconnecter nos émetteurs. Comme ça, on ne pourra pas savoir ce que nous pensons. Par contre, vérifions bien nos récepteurs. Il nous faut tout voir et tout entendre.

Au bout d'une heure de marche, Ils s'arrêtèrent pour prendre un peu de repos. Le silence était toujours aussi épais, pas un oiseau, pas un nuage dans le ciel, seuls, parfois, montaient du fond du précipice un souffle rouge et quelques grondements.

Arius était inquiet, Il sentait une présence hostile, mais n'arrivait pas à deviner d'où elle venait : de l'abîme ou du sommet perdu dans la brume. Ils reprirent la route avec encore plus de précautions.

Ce fut lorsque tout semblait le plus calme qu'Il stoppa brusquement, attrapa Monia et la plaqua contre la paroi. Un roulement sourd se fit entendre suivi de lourds blocs de rocher dévalant la pente. Partis du sommet, Ils emportaient tout sur leur passage, passèrent avec fracas à un mètre d'eux et terminèrent leur course dans le ravin. La poussière mit longtemps à se dissiper et Ils entendirent encore longtemps le bruit de la chute interminable des rochers. Ils restèrent un moment, collés à la paroi rocheuse, puis un léger bruit attira leur attention ; là-haut, une silhouette grise se faufilait de roche en roche. Ainsi donc, quelqu'un les surveillait et ne leur voulait pas que du bien. Ce n'était pas une coïncidence. Ils en étaient sûrs. Monia se blottit dans les pattes de son compagnon afin de se calmer et d'oublier la peur.